

**DE TYPHOON À TYPHON:  
GIDE ET SA TRADUCTION DE CONRAD**

par

Walter C. Putnam

Nous avons eu l'occasion de retracer pour les lecteurs du *BAAG* les étapes importantes de l'amitié littéraire qui lia Gide et Conrad de 1911 jusqu'à la mort de ce dernier en 1924<sup>1</sup>. Outre l'intérêt proprement littéraire d'une étude parallèle de leurs deux carrières, il faut se rappeler le rôle important que joua Gide dans la diffusion de l'œuvre conradienne en France. Il dirigea à partir de 1915 la traduction des œuvres complètes de Conrad en français, projet qui ne fut achevé que par les soins de G. Jean-Aubry dans les années 1940. Souvenons-nous aussi que Gide avait manifesté dès 1913-1914 son désir de se charger de la traduction de *Coeur des ténèbres*, ce roman de Conrad qui inspirerait en partie le voyage qu'il effectuerait au Congo en 1925-1926. N'avait-il pas promis à Conrad en mai 1916 de traduire *Jeunesse* et *Coeur des ténèbres* "tout à fait à [sa] façon"<sup>2</sup>, indiquant par là son attachement à la réussite de ce projet ? Mais Gide confiera peu de temps après la traduction de *Coeur des ténèbres* à son ami, André Ruyters, qui ne s'en acquittera qu'en 1924 (la première livraison n'en paraîtra que dans le numéro spécial de la *Nouvelle Revue Française*, "Hommage à Joseph Conrad", publié en décembre 1924).

Afin de réaliser son projet de publier deux volumes de Conrad par an, Gide avait chargé dès 1915 deux femmes, Isabelle Rivière et Marie-Thérèse Müller, de traduire respectivement *Une victoire* et *Typhon*. À la suite de différends tant esthétiques que religieux, il retira à Isabelle Rivière la traduction d'*Une victoire*<sup>3</sup>; dans des circonstances encore mal éclairées, Gide annonça aussi à Mlle Müller au printemps de 1916 qu'il allait reprendre lui-même la traduction de *Typhon*. Il s'explique sur les

problèmes que lui posent ces deux traductions dans une lettre qu'il adresse à Conrad le 8 juin 1916 :

*Pour moi je n'ai quitté (momentanément) Victory que pour me plonger dans Typhoon. Mais n'étant tenu à aucun égard vis-à-vis de la traductrice de celui-ci, je ne me contente pas de revoir le texte minutieusement; je le récris presque complètement. Je n'ai pas à cacher que c'est un énorme travail; mais qui ne m'impatiente pas un instant, et où mon affection et mon admiration pour l'auteur s'approfondit et se fortifie. Je marque au passage divers petits points qui m'embarrassent et au sujet desquels je vous consulterai. Et du reste tout le travail, je serai heureux de vous le soumettre lorsqu'il sera mis au point<sup>4</sup>.*

Gide y travaille assidûment, achevant la première moitié de sa traduction en octobre 1916. Il remarque au sujet de son travail :

*Traduction. Si éreintant qu'il soit, ce travail m'amuse Mais que de temps il y faut. Je compte, en moyenne, et quand tout va bien, une heure par demi-page (de l'édition Heinemann — c'est du Typhon qu'il s'agit). Je crois que le résultat sera très bon; mais qui s'en apercevra ?... Peu importe<sup>5</sup>.*

Gide qualifiera plus tard cette traduction de *Typhoon* "d'une passionnante difficulté"<sup>6</sup>, et cette difficulté constituait peut-être un des attraits de ce texte qui n'est généralement pas considéré comme du meilleur Conrad. D'autre part, il faut se souvenir que Conrad avait mis en garde Joseph de Smet, alors que celui-ci préparait une traduction de *Typhon* en 1911, que ce court roman était, avec *Le Nègre du "Narcisse"*, son œuvre la plus difficile à rendre en français<sup>7</sup>.

*Typhon* comporte, en effet, une prépondérance de vocabulaire maritime qui aurait pu effrayer un traducteur non-spécialisé, comme ce fut le cas de Gide. Son travail sur *Typhon* devenait plus urgent à mesure que les problèmes posés par *Une victoire* lui semblaient insurmontables. Par contraste avec la révision du travail effectué par Isabelle Rivière, Gide écrit dans son *Journal* le 18 janvier 1917 : "*La peine et le temps que je donne à Typhon sont plus grands encore, mais là du moins c'est œuvre mienne, à mon gré, et que je signerai joyeusement*"<sup>8</sup>. Gide achèvera (ou presque) sa traduction de *Typhon* en février 1917, et

annoncera à Isabelle Rivière au mois de mai son intention de le faire publier à la place d'*Une victoire*. Cette traduction de *Typhon* serait donc le premier volume de Conrad à paraître dans la collection de ses œuvres complètes en France (souvenons-nous que H. Davray avait traduit "Karain" en 1906 et *L'Agent secret* en 1910 et que Robert d'Humières avait traduit *Le Nègre du "Narcisse"* en 1910). Gide fit donc paraître sa propre traduction de *Typhon* dans la *Revue de Paris* (numéros du 1<sup>er</sup> et du 15 mars 1918) et en volume au mois de juin de la même année. Pour apprécier le retentissement qu'eut (et qu'a encore de nos jours) l'association du nom de Gide à celui de Conrad, il suffit de parcourir la correspondance de Gide de cette époque ainsi que le numéro spécial de la *Nouvelle Revue Française* de décembre 1924, "Hommage à Joseph Conrad". Sur la décision de réviser les traductions existantes des œuvres de Conrad pour la "Bibliothèque de la Pléiade", M. Sylèvre Monod remarque :

*Le cas du Typhon d'André Gide (qui figurera dans le tome II) a été d'emblée considéré comme exceptionnel. Il s'agit là d'une œuvre littéraire de haut rang, à laquelle on devait s'interdire de porter atteinte<sup>9</sup>.*

Conrad lui-même reconnut ainsi sa dette envers Gide lorsque parut la traduction française de *Typhon* en 1918.

*Je ne puis vraiment vous exprimer ma reconnaissance pour l'intérêt fraternel que vous prenez dans mon oeuvre. J'en suis fier — cela va sans dire — mais surtout j'en suis profondément touché. C'est un grand bonheur qui m'arrive vers la fin de la vie — car me voilà sexagénaire — un homme inutile !<sup>10</sup>*

La réputation de Conrad en France demeure encore redevable à Gide et nous fournit un cas exemplaire d'amitié littéraire entre ces deux écrivains majeurs de notre siècle.

Avant de poursuivre notre discussion de *Typhon*, il faut examiner les idées de Gide sur l'art de traduire. Dans sa "lettre sur la traduction"<sup>11</sup> de 1928, Gide déclare : "*L'épineuse question des traductions est une de celles sur lesquelles j'ai le plus, et depuis longtemps, réfléchi*" (p.541). En abordant sa tâche de traducteur, Gide s'appropriait en quelque sorte un texte qu'il aurait pu ou aurait voulu écrire lui-même; la traduction

constituait en cela le pendant de son activité d'écrivain. Et comme ce fut le cas avec *Typhon*, il y eut le plus souvent recours dans les périodes de sa carrière où il ne parvenait pas à mener à bien sa propre œuvre. Selon Gide, les meilleurs traducteurs seraient les écrivains eux-mêmes. Dans sa "lettre sur la traduction", Gide préconise l'obligation pour tout écrivain de se voir "*imposer cette tâche d'enrichir la littérature française du reflet de quelque œuvre avec laquelle son talent et son génie présenteraient quelque affinité*" (p. 541). La traduction serait donc plus qu'un pis-aller pour rendre le seul sens d'un texte compréhensible dans une langue étrangère. Gide la concevait plutôt comme une sorte d'hommage qu'un écrivain rendrait à un auteur étranger qu'il admirerait. Pour réussir sa tâche, le traducteur doit être "*capable de pénétrer l'esprit et la sensibilité de l'auteur qu'il entreprend de traduire, jusqu'à s'identifier à lui*" (p.546). Par le choix des textes, par l'engagement personnel en temps et en moyens, il témoignait lui-même de son désir de faire connaître l'œuvre des écrivains avec lesquels il se sentait quelque affinité. Et nous devons remarquer que Conrad fut le seul romancier anglo-saxon qu'il traduisit.

Pour Gide, le traducteur s'engage dans un véritable travail d'écriture qui rejoint le domaine de l'esthétique et du style. Le problème que pose toute traduction est celui de la littéralité par rapport à la part d'interprétation que permet le texte. Le but d'une traduction, explique Gide, serait plutôt de donner au lecteur l'esprit et l'intention du texte original, et non seulement d'en rendre le sens.

*Le souci de littéralité, excellent en soi, qui, de nos jours, tend à prendre le pas sur le reste, devient parfois néfaste. Ayant eu beaucoup à m'occuper, il y a quelques années, de la traduction des oeuvres de Conrad, j'eus affaire parfois à certaines traductions si consciencieuses et si exactes qu'elles étaient à récrire complètement; en raison de cette littéralité même, le français devenait incompréhensible, ou tout au moins perdait ses qualités propres. Je crois absurde de se cramponner au texte de trop près; je le répète : ce n'est pas seulement le sens qu'il s'agit de rendre; il importe de ne pas traduire des mots, mais des phrases, et d'exprimer, sans en rien perdre, pensée et émotion, comme l'auteur*

*les eût exprimées s'il eût écrit directement en français, ce qui ne se peut que par une tricherie perpétuelle, par d'incessants détours et souvent en s'éloignant beaucoup de la simple littéralité* (p. 545).

Selon cette orientation, Gide prime le texte d'arrivée et l'effet que celui-ci doit produire sur le lecteur, même au détriment de la fidélité aux mots de l'original. Ce fut justement la question de la littéralité qui opposa Gide à d'autres traducteurs de Conrad, notamment Isabelle Rivière et André Ruyters. Nous verrons dans quelle mesure Gide mit en application ces principes dans sa version de *Typhon*.

Une comparaison systématique de l'œuvre de Conrad et de la traduction de Gide fait ressortir bien des raisons d'admirer le travail de celui-ci dans sa tentative de rendre "l'esprit" du texte. Nous savons que Conrad se considérait comme difficile, voire impossible, à traduire à cause du caractère "idiomatique" de sa langue. Cet état des choses est doublement compliqué par le fait que l'anglais n'était pas la langue maternelle de Conrad, et son style n'est pas toujours "naturel". Bien que Conrad se déclare idiomatique, ses phrases sont souvent très longues avec une surabondance d'adjectifs et d'expressions métaphoriques. En somme, Gide se trouvait devant la tâche peu enviable de traduire dans une langue étrangère le texte d'un écrivain lui-même étranger. Par exemple, Conrad emploie au début de *Typhon* une expression impersonnelle : "*It did not suggest itself to him...*" qui, quoique correcte, est moins idiomatique que "*It never dawned on him*" ou "*He never thought to mention*" ou "*It never crossed his mind*"; Gide choisira ici de restaurer la qualité idiomatique de l'expression en français qu'il traduit par : "*Il ne lui venait pas à l'idée*". Gide semble ne pas avoir tenu compte de telles anomalies dans le style de Conrad en anglais, si tant est qu'il les ait reconnues comme telles.

Le reproche que l'on fait le plus souvent et le plus aisément à la traduction de Gide concerne les libertés prises avec le texte de Conrad et les erreurs que l'on y trouve. Les maladresses de Gide seront à l'origine d'un désaccord entre lui et André Ruyters (à qui Gide dédia son *Typhon*). Ruyters avait rencontré Conrad en 1918 par l'entremise de Gide, et à une époque où il travaillait lui-même à la traduction française de *Coeur des ténèbres*. Il reproche notamment à Gide d'avoir mélangé

les styles écrit et parlé et de ne pas avoir su rendre en français le langage technique et argotique des marins. Ruyters écrit à la fin d'une longue lettre (six pages) en date du 21 août 1918 : "[...] *c'est Conrad qu'on va traiter d'auteur maladroit et d'écrivain médiocre*"<sup>12</sup>. Dans sa réponse, Gide reconnaît avoir pris des libertés à l'égard du texte de Conrad, mais il dit aussi que deux officiers de marine l'ont aidé à traduire la terminologie maritime de *Typhon*. Ruyters continua à critiquer cette traduction de Gide où il trouvait des approximations, des additions, des omissions et des contresens. Il propose même de demander à Conrad d'arbitrer la dispute, ce qui ne se fera pas, sans doute parce que Gide avait peur d'effrayer l'écrivain anglais quant à la qualité de cette première traduction de son œuvre en français.

Quelque dix ans plus tard, Gide révisera sa traduction de *Typhon* en vue de la publication d'une nouvelle édition. Il recevra alors des suggestions de la part de René Rapin qui lui signale des fautes qui s'étaient glissées dans l'édition de 1918<sup>13</sup>. Rapin montre comment, à côté de véritables réussites, le texte de Gide contenait de nombreuses imperfections : de simples coquilles, des omissions, des libertés prises par le traducteur, des contresens. Il y avait en effet un certain nombre de fautes dans la première version de Gide. Par exemple, en réponse aux soucis que le navire ne sorte pas indemne de la tempête, le capitaine MacWhirr dit avec un calme imperturbable : "*She may*", ce qui passe dans la première version de Gide par : "*Il pleut*" (!) et non "*Il peut*" (changé plus tard en "*Peut-être*"). Il s'agit là d'une simple coquille qui n'a pas été corrigée par Gide sur les épreuves. Une modification plus gênante, et qui semble due au choix du traducteur, était la suppression dans la première phrase du texte du nom du bateau, le *Nan-Shan*, qui n'apparaîtra que quelques pages plus loin. René Rapin fait remarquer à juste titre que cette suppression ne permet pas au lecteur dès le début du livre d'associer le capitaine MacWhirr avec un navire ayant un nom oriental<sup>14</sup>. Malgré ces reproches, il faut admirer l'audace de Gide essayant de traduire une œuvre aussi pleine d'embûches que le *Typhon* de Conrad.

Nous pourrions aussi relever dans le texte de Gide des cas de sur-ou de sous-traduction, mais qui ne frapperaient le lecteur français que

par rapport à l'original de Conrad<sup>15</sup>. Quand le baromètre descend, annonçant la menace d'une tempête, Conrad considère ce phénomène comme étant "*of a nature ominously prophetic*" (p.6), ce qui signifie "comme un présage lourd de menaces", alors que Gide le qualifie simplement comme étant "*de mauvais augure*" (p.316). Ou bien, pour décrire un des rares séjours à terre du capitaine, Conrad décrit ainsi l'attitude de ses deux enfants à l'égard de cet étranger : "*The lanky girl, upon the whole, was rather ashamed of him; the boy was frankly and utterly indifferent in a straightforward, delightful, unaffected way manly boys have*" (p.14-15). Dans le texte de Gide, nous apprenons que la fille était "*choquée par ses façons*" (ses façons de rester longtemps éloigné de sa famille ?), alors que son fils, Tom, "*à la manière des jeunes garçons, [...] manifestait une complète indifférence, franche, naturelle et charmante*" (p.323). Conrad eût pu préciser "*young boys*" si telle avait été son intention; plus grave, et peut-être plus révélateur, est la suppression chez Gide du mot "*manly*" pour qualifier le comportement du fils de MacWhirr. Et que penser de ce portrait de la grand-mère qui, chez Conrad, est qualifiée de "*toothless and venerable*" (p. 15), alors que pour Gide elle est transformée en "*vénérable et décrépite*" (p.324), sacrifiant ainsi un détail pittoresque de sa physionomie ? Si Gide avait traduit "*toothless*" par "édentée", il aurait certes donné l'image d'une vieille dame sans dents, mais cet adjectif n'aurait pas montré son état général. On pourrait multiplier des exemples de ce type où Gide s'écarte légèrement du texte de Conrad, le plus souvent parce qu'il n'y a pas d'équivalence exacte entre l'anglais et le français. Il faut insister sur le fait que ces petites déformations n'empêchent pas que la traduction soit lisible; en général, elles témoignent du souci de Gide de s'éloigner quelque peu du texte de Conrad plutôt que d'en subir une influence néfaste.

Les champs sémantiques qui posent le plus grand nombre de problèmes dans la traduction de *Typhon* sont la prépondérance de termes maritimes et le parler des marins à bord du *Nan-Shan*. Gide, qui avait abordé l'anglais à un âge avancé et qui, de surcroît, n'avait aucune expérience personnelle des bateaux, a dû s'astreindre à un apprentissage de ces domaines spécialisés de la langue anglaise. Sa situation ressemble

en cela à celle de Conrad qui, aux alentours de sa vingtième année, avait appris le langage maritime à bord de bateaux anglais; mais, pour Conrad, ce fut un apprentissage “sur le tas” qui reflétait une réelle connaissance de la mer, alors que les connaissances de Gide demeurèrent tout théoriques. Nous savons aussi que Gide fit appel à deux officiers de marine qui l’ont aidé à corriger quelques inexactitudes dans la terminologie des navires.

Pour n’en donner que quelques exemples qu’a relevés René Rapin, le “*steering gear*”, que Gide avait traduit par “*l’appareil à gouverner*”, fut changé en “*servo-moteur*”, la “*chart-room*” passa de la “*salle aux cartes*” à la “*chambre de veille*”; ou le “*rouf*”, et les matelots “*on duty*” ne furent plus “*de service*” mais “*de quart*”<sup>16</sup>. L’on peut remarquer en lisant côte à côte les versions anglaise et française que le vocabulaire maritime en anglais est plus familier au lecteur moyen, peut-être à cause de la longue tradition maritime de l’Angleterre, et que les termes techniques sont plus faciles à comprendre en anglais qu’en français. En effet, il n’y a pas besoin d’être un marin chevronné pour comprendre des termes tels que “*steering gear*”, “*cross-beams*” ou “*coil of line*”, alors que le lecteur français serait en droit de se demander à quoi se réfèrent les termes équivalents en français : “*servo-moteur*”, “*entretoises*” ou “*glène*”. N’est-il pas significatif de constater que, là où un lecteur anglais doit se familiariser avec une douzaine de termes spécialisés, la nouvelle édition de *Typhon* dans la Bibliothèque de la Pléiade contient un nombre impressionnant de notes sans lesquelles le lecteur français serait perdu ? Signalons aussi que les notes de la Pléiade font plusieurs remarques sur la traduction de Gide. Loin de critiquer Gide d’avoir laissé s’infiltrer dans son texte un certain nombre d’inexactitudes, il faut plutôt l’admirer d’avoir évité bien des pièges que pose le texte au traducteur.

L’autre champ de difficulté pour le traducteur de *Typhon* se situe au niveau du langage coloré et argotique des marins. Conrad montre dans son livre une connaissance intime de l’authentique parler des gens de la mer qu’il avait entendus pendant ses années passées à bord de navires anglais. Il n’est pas étonnant de constater que Gide, qui n’avait jamais eu une expérience semblable, eut le plus grand mal à rendre en français le

style parlé des marins anglais. L'on a parfois l'impression d'entendre des Parisiens cultivés plutôt que de simples et rudes matelots. Par exemple, il est difficile d'imaginer le second, Jukes, utilisant une tournure aussi élégante que "*tout ce que je puis dire*" (p.320); ou bien, une phrase de MacWhirr telle que : "*Damme! I'll fire him out of the ship if he don't look out*" (p.25), est rendue en français par : "*Dieu me damne! je le chasserai du navire s'il ne prend pas garde*" (p.332); enfin, au plus fort de la tempête, le maître d'équipage, qui essaye d'atteindre la lampisterie, trouve un autre matelot qui lui barre le chemin et injurie celui-ci : "*Why, I only want to get you that blamed light you are crying for*" (p.55), ce qui devient dans la traduction de Gide : "*Mais puisque c'est pour vous! C'est pour vous quérir cette sacrée lampe!*" (p.357). De telles traductions sont trop littéraires et ne respectent ni le langage des marins, ni les circonstances dans lesquelles ceux-ci se trouvent.

En revanche, il existe de véritables réussites dans la traduction de Gide dans les passages où il parvient à retrouver le ton de Conrad. Citons, par exemple, cette déclaration curieuse du capitaine qui annonce la tempête : "*There must be some uncommonly dirty weather knocking about*" (p.6) qui devient sous la plume de Gide : "*Il doit faire là-bas un sale temps peu ordinaire*" (p.316)<sup>17</sup>; ou ce moment d'intensité lorsque Jukes se rend dans la cale pour découvrir pourquoi les Chinois sont en train de se battre : "*Dollars! Dollars, sir. All their rotten chests got burst open. Blamed money skipping all over the place, and they are tumbling after it head over heels — tearing and biting like anything. A regular little hell in there*" (p.62). Gide traduira ainsi ce passage : "*Pour des dollars! Dollars, monsieur. Tous leurs sales coffres ont crevé, leur sacrée monnaie se balade de tous les côtés et ils culbutent à sa poursuite, déchirant, mordant, faut voir! Un vrai petit enfer, là-dedans*" (p.363). Cette traduction de Gide, nous semble-t-il, s'approche de l'esprit et de la lettre du texte de Conrad.

Le *Typhon* de Gide donna lieu à bien des commentaires, à commencer par ce jugement de Conrad lui-même adressée à J.B. Pinker :

*André Gide m'envoie les pages dactylographiées de Typhon. C'est merveilleusement réussi — par endroits. Par ailleurs, c'est totalement faux. Et ce qui me désole, c'est de constater que tout en connaissant les deux langues, je ne puisse suggérer rien d'autre. Je ne me rendais pas compte à quel point le Typhon est profondément anglais. J'en suis très fier, bien sûr. Il est des passages qu'on ne peut rendre en français — tant ils prennent leur sens dans le génie de la langue<sup>18</sup>.*

Nous avons déjà vu à quel point Conrad insistait sur le caractère “anglais” de ses écrits et combien il considérait son œuvre difficile, voire impossible, à traduire. Mais nous avons vu aussi les idées de Gide sur l'art de traduire, et surtout comment il privilégiait le texte d'arrivée qui doit traduire “*la pensée*” et “*l'émotion*” d'un auteur.

Gide avait affirmé aussi que, pour réussir sa tâche, le traducteur doit être “*capable de pénétrer l'esprit et la sensibilité de l'auteur qu'il entreprend de traduire, jusqu'à s'identifier à lui*”. Pourtant, à première vue, ce court roman de Conrad ne semble correspondre ni à la sensibilité, ni aux préoccupations de Gide. En dehors des raisons commerciales, il faut donc essayer d'expliquer le choix que fit Gide de *Typhon* en examinant de plus près l'œuvre elle-même.

Lors de sa publication en volume en 1903, *Typhon* fut considéré comme un des plus beaux morceaux de la littérature maritime. Avec *Le Nègre du "Narcisse"*, cette œuvre contribua à faire décerner à Conrad l'étiquette de “romancier de la mer”, étiquette qu'il récusera durant toute sa carrière. Dans sa “Préface” de 1919, Conrad soulignera l'importance qu'il voulait accorder à l'effet de la tempête sur les hommes, et non l'importance de la tempête elle-même (p. v). Les descriptions de la tempête servent donc de toile de fond aux agissements des hommes à bord du *Nan-Shan*. Comme dans *Le Nègre du "Narcisse"*, elles ne sont données que pour mieux aider le lecteur à comprendre les réactions de l'équipage en face de la nature déchaînée. La grandeur de la tempête pousse le navire et ses hommes au bord du précipice, mais le récit est présenté de l'intérieur, du point de vue du drame qui éclate à bord du navire, et non de l'extérieur, où sévit la tempête. Le narrateur omniscient nous fournit donc la vision d'un spectacle humain et non naturel. La

tempête sert de révélateur dans cette épreuve où les hommes à bord du navire l'affrontent et s'affrontent.

Au sommet se trouve le capitaine MacWhirr, homme de peu d'imagination et en parfait accord avec son rôle de commandant de bord. Il navigue comme il vit, c'est-à-dire avec une parfaite simplicité, avec une confiance absolue en lui-même. Il va droit au but. Cette certitude fait qu'il ne s'embarrasse pas de scrupules ou de dilemmes moraux. Face à la crise personnelle et spirituelle qu'il traversait alors, Gide ne pouvait qu'envier la sérénité et la force quelque peu naïve du héros de *Typhon*.

*Le capitaine MacWhirr avait parcouru la surface des océans, comme certaines gens glissent toute leur vie durant à la surface de l'existence, qui se coucheront enfin tranquillement et décemment dans la tombe, — qui n'auront rien connu de la vie, qui n'auront jamais eu l'occasion de rien connaître de ses perfidies, de ses violences, de ses terreurs (p.327).*

MacWhirr ne cherche pas à justifier son existence, ni à contourner les obstacles qui se dressent sur son chemin car, sûr de sa valeur et de sa place dans le monde, il reste fidèle à son jugement et à ses principes simples. Pour lui, les choses sont telles qu'elles paraissent. L'exercice de ses fonctions ne l'entraînera pas à douter des apparences. Au lieu d'essayer de passer outre les écueils de la vie, MacWhirr poursuit son parcours en dépit des pires dangers qui se présentent à lui. À la différence de Conrad et de Gide, ce capitaine ne connaît pas (ou refuse de reconnaître) sa propre vulnérabilité et la possibilité d'un échec.

C'est ainsi que, lorsque survient la tempête, il consulte son manuel de navigation sur la stratégie à mettre en application. Comme dans *Le Nègre du "Narcisse"*, dans *Lord Jim* ou dans *Coeur des ténèbres*, naviguer devient une métaphore pour la conduite des affaires du monde. La dernière phrase du récit exprime à quel point l'écart est grand entre l'écriture et la vie.

*— Il y a des choses, voyez-vous, qu'on ne trouve pas dans les livres.*

*Pour un homme si court, je trouve qu'il ne s'en est pas mal tiré (p.398).*

MacWhirr possède donc un sens des réalités, il connaît le langage de la mer mieux que les indications écrites dans le manuel de navigation. Plutôt que d'essayer de contourner la tempête, il décide de mettre le cap vers son centre, là où aura lieu l'épreuve de ses valeurs simples mais éternelles. En dirigeant son navire à travers la tempête, MacWhirr donne des ordres à son second, Jukes, qui *"demeurait indifférent, insensibilisé, l'on eût dit, par la force du cyclone, conscient uniquement de l'inanité de tout effort, de tout geste"* (p.353). Néanmoins, il parviendra à mener le *Nan-Shan* et sa cargaison de coolies à bon port. MacWhirr incarne donc la fidélité à son propre jugement car il n'écoute que lui-même. Il vit en parfaite harmonie avec son rôle, ne reculant pas devant ses responsabilités. Au niveau du récit, c'est MacWhirr qui sert de lien entre l'univers naturel qui semble dépasser l'homme et la situation périlleuse qui exige de lui qu'il se dépasse. Gide ne pouvait être insensible à cet aspect de *Typhon* qui, il est vrai, diffère de la plupart des autres œuvres de Conrad. Au contraire, les personnages de Conrad sont généralement inadaptés à la situation, et c'est ce déséquilibre qui entraîne le drame et l'échec. MacWhirr représente donc une exception au schéma habituel car, au moment d'affronter une épreuve absolue, il montre des qualités d'héroïsme et des ressources personnelles qui lui donnent une valeur que possèdent peu de personnages chez Conrad. En se montrant capable de surmonter une nature hostile et destructrice, MacWhirr affirme sa capacité de vivre avec l'arbitraire de l'univers.

Sa victoire est soulignée par l'abrupte transition entre les chapitre V et VI où l'on passe de l'accalmie, au milieu de la tempête, directement à l'arrivée du *Nan-Shan* dans le port de Londres. Dans son seul commentaire sur ce récit de Conrad, Gide remarquera lors de son voyage au Congo :

*On a blâmé Conrad, dans le Typhon, d'avoir escamoté le plus fort de la tempête. Je l'admire au contraire d'arrêter son récit précisément au seuil de l'affreux, et de laisser à l'imagination du lecteur libre jeu, après l'avoir mené, dans l'horrible, jusqu'à tel point qui ne paraît pas dépassable. Mais c'est une commune erreur, de croire que la sublimité de la peinture tient à l'énormité du sujet<sup>19</sup>.*

L'épreuve du navire et de son équipage reste donc plus importante que la grandeur de la nature dépeinte. En se soumettant à cette épreuve, MacWhirr donne un exemple, rare chez Conrad, d'un homme qui, sans avoir l'étoffe d'un héros, en devient un, à un moment crucial de son existence. Tout ceci correspondait dans l'ensemble à l'image que se faisait Gide de la vie et de l'œuvre du romancier britannique. Il admirait Conrad en grande partie pour les aventures que celui-ci avait vécues avant de commencer sa carrière d'écrivain. À tort ou à raison, Gide semble avoir apprécié chez lui cette interrogation sur les rapports entre la vie et l'art, entre l'action et la contemplation, qui caractérisait aussi sa propre recherche.

*Je crois que celle [la leçon] de Conrad est on ne peut plus profitable en un temps où d'une part l'étude de l'homme tend à détourner les romanciers de la vie, où d'autre part l'amour de la vie tend à discréditer la littérature. Nul n'avait plus sauvagement vécu, que Conrad; nul ensuite, n'avait soumis la vie à une aussi patiente, consciente et savante transmutation d'art<sup>20</sup>.*

*Typhon* participait de cette perception qu'avait Gide de Conrad et de son œuvre, perception que partagent avec lui bon nombre de lecteurs français depuis plus d'un demi-siècle.

## NOTES

1. Voir "L'Aventure littéraire de Joseph Conrad et d'André Gide", *BAAG*, n° 70, juillet 1986, p.59-74 et "Conrad, Gide et le Congo", *BAAG*, n° 80, octobre 1988, p.63-80. Le présent article fit en partie l'objet d'une communication intitulée : "André Gide's Translation of Conrad's *Typhoon*" et recueillie dans *Proceedings of the 1987 Conference of the American Translators Association*, Medford, New Jersey, Learned Information, Inc., 1987, p.243-249.
2. Conrad à Gide, 19 mai 1916, G. Jean-Aubry, éd., *Lettres françaises*, Gallimard, 1929, p. 134.
3. Voir à ce sujet notre article dans le *BAAG*, n° 70, p. 68, ainsi que l'article très utile de Stuart Barr, "Gide, Conrad, Isabelle Rivière et la traduction de *Victory*", *Bulletin des Amis de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier*, "Hommage à Isabelle Rivière", n° 12, 1er et 2ème trimestres, 1981, p.172-186.
4. Ivo Vidan, éd., "Thirteen Letters of André Gide to Joseph Conrad", in *Studia Romanica et Anglicana Zagradiensia*, n° 24, 1967, p.153-154.
5. *Journal 1889-1939*, "Bibliothèque de la Ptiéade", p.611.
6. Lettre inédite à André Ruyters, 12 février 1917, Bibliothèque littéraire Jacques Doucet. La *Correspondance A. Gide-A. Ruyters*, publiée par les soins de Claude Martin et Victor Martin-Schmets (Presses Universitaires de Lyon, 1990) nous est parvenue après la rédaction de cet article. Le deuxième volume de cette correspondance, couvrant la période 1907-1950, éclaire bien des aspects de l'histoire de la traduction de *Typhon* ainsi que des rapports entre Conrad, Gide et Ruyters.
7. G. Jean-Aubry, *Joseph Conrad: Life and Letters*, vol. 2, Doubleday, Page & Co., 1927, p.136-137.

8. *Journal 1889-1939*, p. 612.
9. *Œuvres de Conrad*, éd. Sylvère Monod, Paris, Gallimard, "Bibliothèque de la Pléiade", 1982, p. lvii.
10. *Lettres françaises*, 28 avril 1918, p.140.
11. La pagination donnée entre parenthèses renvoie à la lettre (non-envoyée) de Gide à André Thérive, 14 mai 1928, *Œuvres complètes*, éd. L. Martin-Chauffier, N.R.F., 1939, t. XV.
12. Lettre inédite, Bibliothèque littéraire Jacques Doucet.
13. René Rapin. "André Gide et sa traduction du *Typhon* de Joseph Conrad (avec trois lettres inédites)", *Revue des lettres modernes* "Séne André Gide" n°4, 1973, p.187-201.
14. *Ibid.*, p.189.
15. La pagination donnée entre parenthèses renvoie aux éditions suivantes : pour la version anglaise de Conrad, *Typhoon and Other Stories*, The Gresham Publishing Co., Londres, 1925; pour la traduction française de Gide, *Typhon*, *Œuvres de Conrad*, Paris, Gallimard, "Bibliothèque de la Pléiade", tome II, 1985.
16. Rapin, *art. cité*, p. 200.
17. Cependant Daniel Durosay nous fait amicalement remarquer que la traduction de Gide peut ne pas être considérée comme une "réussite". En effet, Gide laisse échapper l'image frappante de "knocking about" et mélange curieusement les registres de langue ("sale temps", tournure familière, avec "peu ordinaire", du style élevé). Il se peut que "sale temps" soit un gallicisme de la part de Conrad; "dirty weather", bien que possible, se dit plus couramment "foul" ou "nasty weather". En tout cas, "knocking about", qui signifie "se promener lourdement, en cognant", nous semble intraduisible. Pour avoir un jugement beaucoup plus sévère sur la traduction de Gide, nous renvoyons le lecteur à l'article de Jean MAILLOT, "André Gide traducteur de Conrad", paru dans *Babel*, n°20, p.63-71.
18. Lettre sans date, mais probablement écrite en mai-juin 1917, citée dans Frederick Karl, "Conrad and Gide: A Relationship and a Correspondence", *Comparative Literature*, n° 29, 1977, p.160 (nous traduisons).
19. *Voyage au Congo*, in *Journal 1939-1949 — Souvenirs*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, p.692.
20. André Gide, "Joseph Conrad", in "Hommage à Joseph Conrad", numéro spécial de la *Nouvelle Revue Française*, CXXXV, 1<sup>er</sup> décembre 1924, p.662.